



« Le trou noir », un lac sans eau, composé de déchets toxiques, à Dzerjinsk (Russie), en mai.

PHOTOS : SAMUEL BOLLENDORFF
POUR « LE MONDE »

2/7 Longtemps fermée aux étrangers, la ville, à 400 km de Moscou, fabriquait les armes chimiques soviétiques. Elle est devenue une bombe toxique

Les stigmates de Dzerjinsk

DZERJINSK (RUSSIE) - envoyée spéciale

De la route en terre s'élèvent d'épaisses volutes de poussière. Au bout, c'est un décor de fin du monde qui nous attend. Au milieu d'une forêt de bouleaux éventrée, un trou noir. De cette masse informe d'une centaine de mètres de circonférence, profonde comme un immeuble de sept étages inversé – peut-être plus, allez savoir, personne ne l'a jamais mesurée précisément – surgissent des bidons, rouillés, tordus, qui paraissent hors d'âge. Impossible de s'aventurer plus loin que les bords : le sol, mou, se dérobo. Des fils gluants comme du chewing-gum s'étirent sous la semelle. L'odeur, exacerbée par un soleil de plomb inhabituel au printemps, est suffocante.

De l'autre côté de la piste, quelques foulées dans l'herbe sèche mènent tout droit à un immense toit de tôle, sorte de hangar désaffecté sous lequel sont dissimulés des monticules de terre, de gravats et de plaques d'amiante. Une côte à gravir et l'on débouche sur une énorme cuvette de boue aux tons multiples qui exhale cette fois des remugles de dissolvants. Dans un coin, un long tuyau à bout de souffle maintenu en hauteur crache une eau couleur orange vif qui retombe en glougloutant sur le sol. D'ici, des cheminées d'usine se distinguent nettement. Certaines tombent en ruine, leurs flancs couverts de touffes d'herbe. D'autres fonctionnent encore.

Dzerjinsk, érigée le long de la rivière Oka, s'étiole à l'ombre de Nijni Novgorod, la métropole de 1,3 million d'habitants, ancienne cité impériale, distante d'à peine 35 kilomètres, sur les bords de la Volga. A côté, Dzerjinsk, ainsi nommée en l'honneur de Feliks Dzerjinski, fondateur de la terrible Tcheka, la première police politique soviétique, fait pâle figure avec sa population qui décroît : 232 000 habitants aujourd'hui, 287 000 en 1993. Dzerjinsk, son industrie à l'agonie, sa grand-place sans charme dominée par la statue de l'auguste bolchevique, et ses plaies béantes laissées par la main de l'homme.

A l'origine, ce n'était qu'un village de pêcheurs, Tchernoié (« noir »). Puis une modeste bourgade nommée Rastiapino, une station sur la ligne de chemin de fer reliant Nijni Novgorod à Moscou, la capitale russe, située à quelque 400 kilomètres à l'ouest. Nul n'a songé à la débaptiser après la chute de l'URSS, en 1991, pour lui redonner son nom historique, Rastiapino, que l'on pourrait traduire par « ville des maladroits ». Car tout a radicalement changé dans les années 1930, lorsqu'elle est devenue la capitale soviétique de l'industrie chimique.

Encore aujourd'hui, Dzerjinsk est l'un des endroits les plus contaminés de Russie. En 2007, un rapport de l'ONG américaine Blacksmith Institute l'avait même classée parmi les dix sites les plus pollués au monde, devant Tchernobyl. Ce qu'avaient contesté les autorités russes, qui se sont appuyées notamment sur le fait que le sarin n'aurait jamais été produit sur place. Les séquelles d'une intense activité industrielle, toutefois, demeurent bien visibles, qui mêlent l'histoire soviétique et une phase plus récente de redémarrage économique.

LONGUE TRADITION D'ARMES CHIMIQUES

Sur les traces des premières usines implantées au début du XX^e siècle, à l'image de Korund, inaugurée en 1915, la première à fabriquer du cyanure dans le pays, une quarantaine de conglomérats se sont installés ici. Durant la seconde guerre mondiale, un obus sur deux, une bombe sur trois sortaient des ateliers du plus grand complexe, Sverdlovsk. Le site produisait de l'armement chimique mais aussi, pour les besoins de l'industrie, des résines phénol-formaldéhyde, époxydes, des plastifiants, des durcisseurs, du nitrobenzène, de l'anhydride acétique et toutes sortes de détergents. « N'oubliez pas que c'est d'ici que partent les bombes pour la Syrie », lance en glougloutant un chauffeur de taxi, comme une boutade évidente.

LIRE LA SUITE PAGE 12

